



V MAGAZINE
CHAQUE VENDREDI AVEC
LE NOUVEAU QUOTIDIEN

BD
**Le retour
de
Jonathan**

CINÉMA

KIM BASINGER

vamp chez Ellroy

MUSIQUE **Joe Henderson fête Gershwin**



«Objectif Lune», l'exposition collective présentée au CAN de Neuchâtel, prend pour thème l'utopie de la conquête de l'espace. Hélas, victimes de la pesanteur, incapables de se projeter, les artistes paraissent désormais aussi démunis que les astronautes de Mir. Bref, rien ne décolle.

L'art contemporain serait-il un vaisseau



Une fusée de Sylvie Fleury et, au centre, un véhicule intergalactique de Kenji Yanobe.

Après la catastrophe d'Apollo, les lancements avortés à répétition, à l'heure des déboires de la station Mir – qui paraissent tenir davantage du bricolage que de l'expédition scientifique – la conquête de l'espace fait-elle encore rêver? Quelque trois décennies après les déambulations lunaires de Buzz Aldrin, seuls les enfants atterrés et peut-être les artistes continuent de se projeter en songe dans les étoiles. Les artistes? Le propos d'«Objectif Lune», troisième exposition collective du Centre d'Art Neuchâtel (CAN), est précisément de mettre en parallèle l'odyssée de l'espace et la création contemporaine.

Le visiteur est accueilli par les cosmonautes de papier collant d'Olivier Blanckart. Armés de caddies de supermarché, hésitant entre la poupée gonflable et le scaphandrier, ils demeurent, en dépit de leurs efforts dérisoires pour maîtriser l'apesanteur, définitivement rivés au plancher des vaches. «My Splendid Satellite», vidéo de l'Américain Gerry Smith, ne fait pas franchement mieux: l'artiste, semblable à un Sisyphe moderne, s'y acharne vainement à soulever et mettre sur orbite une gigantesque sphère. Non loin de Gerry Smith, éperdument aux prises avec son satellite, Renate Buser évoque de manière on ne peut plus triviale, à l'aide de photos de citrouilles et de pastèques, la face de la lune.

L'impression de flottement s'accroît avec le rideau de velours percé d'une multitude de petits trous du Zurichois Roland Herzog, reproduction en trompe-l'œil de la voûte céleste et des étoiles.

Quant à l'Américaine Jessica Bronson, qui a filmé en Antarctique de virginales banquises, elle évoque par écran interposé le vide de l'espace, sur fond de musique apocalyptique et de voix affolées.

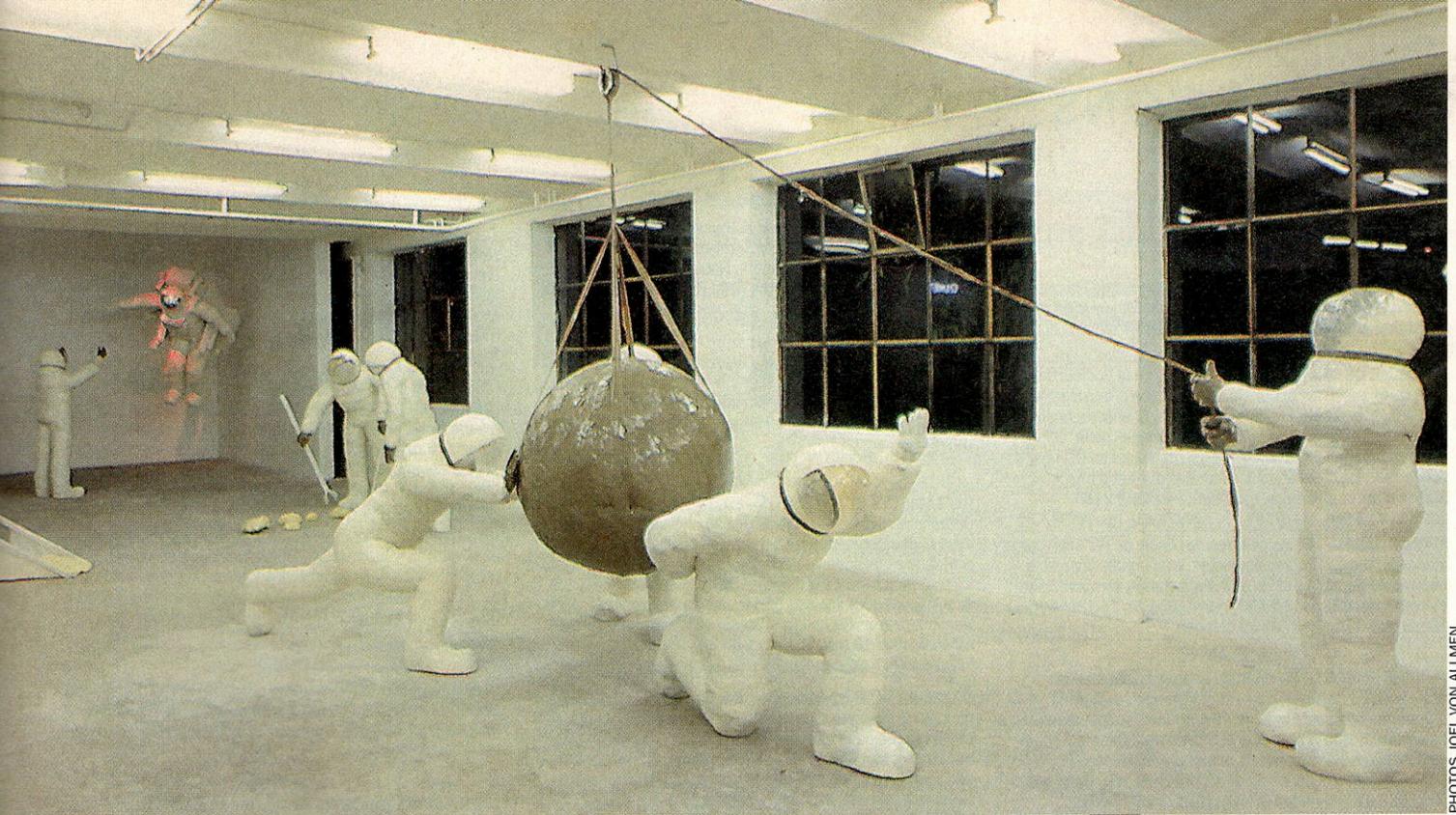
Au registre des aberrations technologiques,

voici encore la machine pataphysique d'Anton Marty, censée réchauffer l'atmosphère, et le «Projet pour Mars» signé Jean-Luc Vilmoth: une série de ventilateurs soufflant sur une planète rouge stylisée et bidimensionnelle. Enfin, la fusée de Sylvie Fleury, remake vénusien et métallisé de celle de Tintin, est vouée à l'immobilisme, tout comme le pathétique engin de survie dans l'espace mis au point par le Japonais Kenji Yanobe, qui tient plus de la chaise roulante que du véhicule intergalactique.

Toutes ces œuvres sont dérisoires. L'aventure de l'espace paraît se résumer, aux yeux des huit artistes réunis à Neuchâtel, à une équipée bancale, orchestrée par un professeur Tournesol et quelques escouades de bricoleurs. Le lien entre la technologie spatiale, censée libérer l'homme et le propulser vers d'autres galaxies, et l'utopie de l'art, par où la beauté devait se manifester, n'en est que plus manifeste.

L'aventure de la création contemporaine, à l'image de ces travaux, peine à décoller, laissant plutôt une impression de trou noir, ou de grand vide intergalactique. L'éloge ironique du bricolage et de l'immobilisme, implicite dans toutes ces œuvres, traduit une esthétique de





PHOTOS JOEL VON ALLMEN

Les cosmonautes de papier d'Olivier Blanckart: des efforts dérisoires et vains pour quitter le plancher des vaches.

u spatial

en perdition?

l'échec. La notion même de ratage est désormais partie intégrante de la création contemporaine, comme accablée par sa propre vacuité. Le couac mis en scène devient une fin en soi, l'essai non abouti est érigé en œuvre d'art.

Du moins cette exposition n'est-elle pas dépourvue d'humour et c'est le sourire aux lèvres qu'on laissera les artistes aux prises avec leurs satellites, ou ironisant sur la face cachée de la lune.

Le CAN accueille par ailleurs l'univers obsessionnel de Daniele Buetti. L'artiste suisse qui travaille à Berlin détourne les images lisses et parfaites des magazines de mode à l'aide de gribouillis et marques diverses. Buetti affuble les top models de tatouages, scarifications, cicatrices, voire de verrues et de tumeurs. Il inscrit en trompe-l'œil sur leur épiderme les marques-phares de l'industrie cosmétique qu'elles sont censées incarner, ou colle leurs photos sur d'autres emblèmes consommateurs: cartouches de cigarettes et emballages divers.

Iconoclaste, la démarche de Buetti entend questionner la notion de beauté, un idéal prétendument à la portée de chacun, via la chirurgie esthétique et le body-building. Des images aussi troublantes que chargées d'ironie. ■



Daniele Buetti: des cicatrices et des tumeurs sur les images lisses des magazines de mode.

«OBJECTIF LUNE» et DANIELE BUETTI; Neuchâtel, CAN, 37 rue des Moulins: mercredi-samedi 14h-19h, jeudi jusqu'à 21h; dimanche 14h-17h. Jusqu'au 2 novembre.